

Nelson, les tendres soins du docteur pour ses malades. Ils ont travaillé patiemment et sans un murmure; leurs pèlerinages sont aujourd'hui terminés, et je sais combien faibles sont les paroles par lesquelles je voudrais reconnaître mes obligations envers chacun d'eux.

De ceux qui ont succombé ou que la maladie et les accidents ont détournés de notre route, il est plus difficile de parler. Mais, ceci je puis le dire hautement, tant qu'ils sont restés avec moi, ils m'ont paru vraiment capables de justifier les plus hautes espérances conçues à leur sujet, et là-dessus je n'ai pas eu le moindre doute jusqu'au jour où M. Bonny me raconta l'histoire lamentable de l'arrière-garde. Pourquoi le major Barttelot n'a-t-il pu effectuer ses promesses? J'ai des preuves positives que lui et M. Jameson ne s'inspiraient que de leur loyauté et de leur zèle ardent, ... mais pourquoi n'ont-ils pas suivi mes instructions? Pourquoi MM. Ward, Troup et Bonny ne leur ont-ils pas représenté qu'avancer peu à peu par courtes étapes valait mieux que mourir à petit feu pendant de longs mois à Yambouya, comme moururent cent de nos porteurs? Leurs huit visites à Stanley-falls (chutes Stanley) et à Kassongo montent en somme à près de 2 000 kilomètres; leurs journaux, carnets et lettres témoignent qu'ils avaient en main tous les éléments de succès. Comment ces cinq officiers, ayant les moyens de se mettre en route, brûlant du désir de marcher et animés des sentiments les plus élevés, n'ont-ils pas exécuté mes ordres? Pourquoi, me croyant encore en vie, ont-ils expédié mes effets personnels en aval du Congo et privé leur commandant de tant d'objets presque indispensables? Pourquoi ont-ils embarqué nos conserves alimentaires et deux douzaines de bouteilles de madère quand ils avaient dans leur camp trente-trois malades et nombre d'affamés? Pourquoi M. Bonny a-t-il permis qu'on en fit de même pour ses propres rations? Pourquoi envoyer M. Ward porter une dépêche, toujours vers le bas Congo, et pourquoi lui expédier ensuite l'ordre de ne pas rejoindre la mission? C'est un échantillon des problèmes qui m'inquiètent et dont je ne

saurais donner une solution satisfaisante. Si quelque tierce personne m'avait informé de ces choses, je n'en aurais rien cru, mais ici je ne fais que consulter le rapport officiel du major Barttelot¹. Le télégramme que M. Ward emportait à la mer demandait des ordres au Comité de Londres; celui-ci répondait : « Nous vous référons à la lettre d'instructions de M. Stanley ». Je ne puis éclaircir le mystère; chacun de mes lecteurs l'expliquera à sa guise; je prie qu'il le fasse en toute charité.

Après ma rencontre à Banalya avec M. Bonny, j'ai toujours trouvé que sa bonne volonté et son dévouement égalaient ceux de ses camarades; il a été brave entre les plus braves; toutes les missions que je lui ai confiées, il les a remplies à ma satisfaction : plus son obéissance a été parfaite et respectueuse de Banalya à l'océan, plus s'obscurcit le mystère du séjour à Yambouya. 2 000 hommes comme Bonny sous les ordres d'un chef capable, et le Soudan tout entier serait bientôt subjugué, pacifié, gouverné.

Mais, tout en faisant remonter à qui de droit les infortunes de notre arrière-garde, je veux que l'on comprenne ceci : Barttelot et Jameson, s'ils se fussent trouvés à la place de Jephson et de Stairs, par exemple s'ils eussent accompagné leurs camarades, se seraient distingués comme eux. Où trouver pareil groupe de jeunes gens, Barttelot, Jameson, Stairs, Nelson, Jephson et Parke, aimant à ce point le travail, et tous empressés d'y courir, de nuit comme de jour? Si j'avais à fonder un nouvel État africain, de tels hommes, braves, énergiques, ne connaissant pas la fatigue, me seraient inappréciables. Le triste sort de la deuxième colonne est dû à la résolution, prise le 17 août, de rester à m'attendre, et à l'arrivée des Arabes le jour même, ou le lendemain.

Ce que diront ces pages au sujet d'Emin ne doit point le faire déchoir de la hauteur où l'avait placé mon esprit. Si la réalité y change quelque trait, la faute n'en est point au Pacha.

1. Voir appendice I.

Tant que ses gens lui sont restés fidèles, il a mérité d'être cet idéal; quand ses soldats se sont mutinés, le gouverneur n'avait plus sa raison d'être, tout comme l'ébéniste qui, avec des outils appropriés, exécute un meuble convenablement, mais avec de mauvais outils ne fait rien de bon. Le Pacha n'est pas le géant que je supposais : devons-nous plus l'en blâmer que de n'avoir pas, par exemple, une tournure martiale? Il avait réussi à se maintenir cinq années dans sa province, mais est-il responsable de la vague d'insanité, de l'épidémie de révolte qui transforma en rebelles des soldats loyaux jusqu'alors? Dans ce récit il est question d'Emin à deux périodes différentes, et chaque fois j'en parle avec l'impartialité la plus stricte : ses infortunes ne font pas que je le respecte moins, quoique je ne puisse partager son excès de sentimentalité envers une troupe d'insurgés. Comme administrateur, il déploya les qualités les plus recommandables; il était bon, loyal, plein de miséricorde et de patience envers les naturels qui se plaçaient sous sa protection : il n'y a plus haute et meilleure preuve de l'estime en laquelle le tenaient ses gens, que le fait qu'il a dû la vie à sa réputation de justice et de douceur. Bref, avant sa déposition finale, toutes les heures qu'il pouvait arracher au sommeil, il les consacrait à faire progresser l'humanité, avancer la civilisation ou augmenter nos connaissances. Je demande qu'on se rappelle toutes ces choses en lisant, à mesure, mes impressions du moment.

Il me faut croire que M. Mounteney Jephson a écrit le compte rendu si favorable des événements qui se passèrent pendant l'emprisonnement d'Emin et le sien, sous la seule impression de l'affection et de la sympathie qu'il éprouvait pour son ami. Ces deux sentiments, il les montrait si bien que je l'accusais en riant d'être mahdiste, arabophile, éministe. Être ainsi pris au piège avec la perspective d'aller un jour comme esclave à Khartoum, ne semble guère exciter son indignation. Les lettres de Jephson, on le verra, furent approuvées par Emin. La suite a montré, du reste, le bien-fondé de ce que

Jephson disait un jour : « Le sentiment est le pire ennemi du Pacha; personne ne le retient ici que lui-même ». Ce que j'admire surtout en notre camarade, c'est le combat qu'il lui fallut livrer entre ses devoirs envers moi, son chef, et son amitié pour le gouverneur.

Certes on doit regretter qu'Emin n'ait pas eu sur ses hommes l'influence qui lui eût assuré leur confiance et leur fidélité, qui les eût pliés aux lois et aux coutumes des peuples plus avancés, qui leur eût appris à respecter les naturels et leurs propres frères d'armes, à protéger cette paix et cette propriété sans lesquelles il ne saurait y avoir de civilisation véritable; mais, puisque le gouverneur de l'Equatoria n'a pu accomplir cette tâche, mieux vaut que les événements aient pris une direction opposée. Les naturels de l'Afrique ne connaîtront pas les bienfaits du progrès tant que le pays sera à la merci d'une soldatesque ignorante, licencieuse, bien que docile en même temps, comme tous les Soudanais, à n'importe quel pouvoir, pourvu qu'il ait la force. L'habitude de regarder les aborigènes comme des païens, des *abid* ou esclaves, date d'Ibrahim Pacha. Il faut qu'elle disparaisse avant qu'un semblant de transformation puisse se montrer en dehors des stations militaires. Quand chaque boisseau de blé, chaque poule, chèvre, mouton ou vache nécessaires aux troupes seront payés en bonne monnaie ou en marchandises courantes, l'influence de la civilisation deviendra irrésistible; la religion chrétienne pourra être prêchée avec succès. Impossible de rien espérer pour l'une et pour l'autre tant qu'elles seront précédées ou accompagnées de l'injustice et du pillage, si fort enracinés dans les mœurs du Soudan.

Ceux qui ont quelque respect de la vraie justice se consolent en réfléchissant que les habitants de l'Équateur jouiront pour le moment de la paix et de quelque repos. Quant à la véritable civilisation, il suffirait d'un mois pour en rétablir les signes extérieurs, sous de meilleurs et de plus nobles auspices. Aux tilleuls et aux orangers il faudra, il est vrai, plus de temps pour repousser.

Si pendant cette expédition je n'ai pas assez manifesté mon amitié et mon dévouement pour vous et pour les autres membres du Comité de secours, je vous prie d'en imputer la cause au manque d'occasion ou à la force des circonstances. Si, par contre, vous et mes autres amis voulez bien reconnaître que j'ai, autant qu'il fut en mon pouvoir, loyalement et fidèlement accompli ma tâche dans le même esprit et selon le but que vous l'eussiez fait s'il vous eût été physiquement et moralement possible de m'accompagner, je me déclare content, et la plus haute louange ne vaudrait pas pour moi votre simple « C'est bien ! »

Mon cher Sir William, aimer un cœur aussi noble, aussi généreux, aussi loyal que le vôtre est tout naturel. Veuillez croire que le mien depuis longtemps vous est acquis.

HENRY-M. STANLEY.

*A Sir William Mackinnon, Baronnet de Balinakill et Loup, Argyleshire,
Président du Comité de secours, etc., etc.*

DANS

LES TÉNÈBRES DE L'AFRIQUE

CHAPITRE I

PRÉLIMINAIRES

Le Khédivé et le Soudan. — Arabi Pacha. — La défaite de Hicks. — Le Mahdi. — Sir Evelyn Baring et Lord Granville. — Valentin Baker Pacha. — Le général Gordon et son œuvre dans le haut Nil. — Édouard Schnitzler (Emin Effendi Hakim) et sa province. — Gordon à Khartoum. — Expédition de 1884 sous les ordres de Lord Wolseley. — Prise de Khartoum. — M. Mackay, missionnaire à l'Ouganda. — Lettres d'Emin Bey à MM. Mackay, Allen, au Dr Felkin. — Les vues de MM. Holmwood et Mackay. — Les diverses routes proposées. — Sir W. Mackinnon et M. Hutton. — Les fonds de secours. — Préparatifs. — Le colonel Sir Fr. de Winton. — Le choix du personnel. — Le roi Léopold et la route du Congo. — Le départ pour l'Égypte.

Carlyle seul, dans la pleine maturité de son talent, lorsqu'il peignait de couleurs si lugubres les plus terribles jours de la Révolution française, aurait pu décrire la longue série de désastres qui ont suivi l'alliance intime de l'Égypte et de la Grande-Bretagne. Le sujet est si brûlant que les Anglais hésitent à y toucher. Ceux qui nous rapportent ces horreurs se restreignent au simple récit des événements. Nul ne saurait les lire sans frissonner à l'idée des dangers qu'ont courus l'Angleterre et les Anglais pendant cette pitoyable période de mal-administration. Une seule fois, les ténèbres s'écartèrent et le soleil parut; il brilla sur les soldats immortels d'Abou-Klea et de Goubat, où, sur les sables du désert, un petit corps d'héroïques Anglais combattit poitrine contre poitrine et s'assura une gloire égale à celle de la brigade légère à Balaclava.